

Le jour  
de la fin du monde,  
une femme me cache



Patrick Grainville

Le jour  
de la fin du monde,  
une femme me cache

r o m a n

Éditions du Seuil

ISBN 2-02-038667-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

C'était avant la fin du monde. Ils me guettaient. Depuis plusieurs jours, je le sentais. Planqués dans une voiture. Je n'aurais pas pu dire laquelle exactement. Mais j'avais repéré deux types suspects autour de mon immeuble. Ils devaient écouter mes conversations au téléphone. Ils attendaient, pour m'arrêter, d'en savoir plus, de remonter plus haut. C'étaient des hommes médiocres, mesquins. Entêtés à me suivre, à me perdre. Par métier, par sadisme routinier. Ils ne croyaient plus à leur devoir. C'était une manie de pauvres types payés pour épier, pour punir. Patients, apathiques. Ils étaient en accord avec la trivialité du décor, de nos trafics, de nos vies. Des hommes bas et nuls. J'étais juste au-dessus d'eux par les risques que j'avais pris. Mais je n'ignorais rien de la pauvreté de mon sort. Cette lucidité m'élevait. Eux devaient se cacher la vérité, la masquer en partie. Ils l'entrevoyaient et se vengeaient contre moi. Alors ils oubliaient tout dans leur violence appuyée sur la loi. Cette loi qui ne voulait plus rien dire pour eux. Ils n'adhéraient plus à ses vertus. Elle ne subsistait que pour donner un alibi à leurs nerfs, à leur colère animale.

Mais il y a eu la fin du monde. J'avais fini par deviner leur dernière planque le long du trottoir. Ils devaient se cacher à l'arrière d'une camionnette, entre une voiture banale et une fourgonnette beige. Au moment du désastre, s'ils étaient embusqués, alors, ils ont été tués ou blessés. Je ne m'en réjouis pas. Ils se sont confondus à tant d'agonies, de morts dans le charnier.

Un jour, j'avais éprouvé une sorte de frisson : le sentiment qu'ils étaient entrés chez moi pour fouiller. Il me semblait que des indices les trahissaient. Objets bougés. Leur présence impalpable. Leur passage impur. Je n'étais plus chez moi. J'attendais quelque chose d'imprévu. Peut-être que je devinais l'approche de ce grand jour funèbre. Peut-être que je le désirais, que j'aurais voulu être détruit moi aussi par le fracas, les flammes. Changer mon calvaire contre l'Enfer. Mon sort contre le destin majestueux.

Ces imbéciles tapis dans leur bagnole, échangeant leurs mornes plaisanteries, leurs disputes, avec leurs confidences, leurs amours, leurs tics. Femmes, mioches. Solitudes. Aventures décousues, chimères en miettes. J'étais devenu leur salaire. Ils ne pouvaient prévoir l'heure du Déluge... qu'une grandeur leur adviendrait par la mort immense. Un bout de bâtisse s'est écrasé sur leur voiture. Le béton pour tombeau. Oui, cela s'est ouvert dans une formidable explosion. Était-ce la fin ou le commencement ?

Je ne les avais jamais scrutés vraiment, je n'avais vu leur visage que de loin. Ils ont peut-être été engloutis avant de me mettre la main dessus.

Un mois avant la catastrophe, j'avais rompu avec une femme. Ç'avait été déjà la fin du monde. Je me suis retrouvé vide et nu. Sans doute m'étais-je secrètement initié à l'extinction des choses. Plus tard, à la télé, j'ai vu des familles, des survivants, pleurer devant les décombres. Moi, je n'ai pas eu de regrets. Pas une larme pour le quartier. Tous les effrois, je les avais épuisés quand nous nous étions quittés elle et moi. Il n'y avait plus que ces idiots, ces attardés dans leur voiture pour croire encore en moi, en ma valeur. Ils ont disparu. Plus personne ne me désirait.

Le roulement et la violente averse de l'orage avaient diminué. Alors, dans un crachat formidable, le ciel a éclaté. Une explosion jaillie du cœur du monde. Puis une autre. Le tremblement. Et le vacarme géant. Et le feu. La nuit flamboyante. Les écroulements, les grondements. Les déchirements stridents. J'ai valdingué, jeté au sol par le souffle, les secousses, les impacts brutaux. L'angoisse, la stupeur. Puis de nouveaux fracas comme des bombes, le gaz, les incendies, les canonnades, tous les pétards d'apocalypse. Une fumée noire s'est répandue sur nous. L'odeur. Sa virulence. C'était la guerre, un séisme. J'étais couché par terre les mains sur la tête au milieu des meubles culbutés, dans la poussière du plâtre. Les vitres étaient brisées. J'ai eu la sensation d'un cratère énorme et béant... d'un silence traversé de météorites et de cendres. Avec des crachotements, des chuintements. Avant les premiers cris, les appels, les courses... Je suis resté longtemps sonné, m'attendant à une nouvelle charge du fléau. Mon immeuble allait s'effondrer d'un coup, avalé par le gouffre. J'avais entendu surtout une sorte de vent, de vrombissement noir, un vol de vautour colossal passer au ras de mon crâne. Je redoutais le retour de cette frénésie. Arraché, puis plaqué par une terreur fondamentale. Écrasé sous une chape de poussière ténébreuse. Dans l'immédiat sans mémoire. Dans l'imminence.

Et puis l'angoisse a disparu. Quelque chose s'est ouvert en moi. Une force montée du tréfonds. Une sorte de joie convul-

sive causée par la destruction. Était-ce une crise de nerfs ? Non, c'était une joie d'une sauvage mélancolie où il y avait peut-être de la colère, de la vengeance et du regret. Je me suis dit : tout est détruit, écrabouillé. Tout ce bas monde moche et mesquin. Sabré, ratiboisé. Et je me suis rendu compte que la bombe, elle aussi, attendait en moi pour sauter et que c'était aussi mon désir qui avait précipité la fin du monde. Désir de mort. Désir de ruines pour toujours et qu'on ne reparle plus de nous, de nos plaies. Table rase.

J'ai fini par me mettre à quatre pattes. Je n'osais pas encore me lever. J'ai avancé ainsi. J'ai ressenti un plaisir mêlé d'angoisse. Je n'avais plus envie de me redresser jamais. Ne plus voir, ne plus entendre, ramper comme assommé de bestialité ou d'enfance. Sourd. Aveugle. Puis, tout à coup, cela m'est revenu. Je fus debout. Les vitres étaient trouées, éclatées, hérissées de ciseaux de verre dont la matière pulvérisée crissait sous mes pieds. Par vagues, la fumée envahissait la pièce. J'ai vu le sommet du building d'en face décapité de sa corniche, d'une grande tranche de béton. Tel un crâne blême, amputé, disparaissant sous les volutes noirâtres. Le bloc, de toute sa largeur, s'était écrasé sur le trottoir où était garée la bagnole de mes gardiens dérisoires. J'ai pensé qu'ils pouvaient être dessous, aplatis, pétrifiés. Au même moment, là-haut, au sommet du bâtiment sinistré, j'ai aperçu une sorte d'accroc, de crevasse qui rejoignait une fenêtre béante. Et là, une tête vivait, regardait. Elle disparut et resurgit, lentement émergea. Une tête comme la mienne. Ahurie. Une grosse tête informe et folle. Un type en bas est sorti, fragile et seul, voûté de peur. Des appels ont retenti, des piailleries d'enfants.

Alors une houle énorme et noire a déferlé entre les immeubles. De lourds panaches qui se boursouflaient, se spiraient, bourgeonnaient à toute vitesse, se propulsaient avec une



énergie incroyable, une fécondité, une sombre magnificence.

D'un bond, j'ai quitté la fenêtre. Une seule idée : fuir. Fuir. M'envoler. J'ai fait le tour de mon appartement. J'ai pris un gros sac de cuir où j'ai fourré des fringues, mon fric. J'ai dévalé l'escalier. Des portes s'ouvraient sur les paliers. Des voisins se risquaient dehors. Je les connaissais mal car je n'habitais là que depuis quelques semaines. Ils étaient estourbis. Le visage écarquillé de stupéfaction, d'effroi. Des chiens aboyèrent, affolés. Et je me suis trissé dans la Cité dévastée...

Je tournai sur la gauche, fis quelques enjambées. La vue s'est déployée. Tout à coup, ce fut colossal. Un monstre se haussait, se cabrait, roide, oblong, cylindrique. Sa base était annelée de cendres noircies, moirées par la vapeur de l'orage. Les teintes pâlissaient, s'orangeaient vers le sommet, sorties d'une mince fourrure de fumée, tandis que l'éclaircie s'ouvrait.

Tout était déjà accompli, irrévocable dans cette soirée de mars, et presque apaisé. L'Orque s'accolait contre l'énorme tour. Son flanc métallique et charbonneux plaqué contre la poitrine de pierre. C'était majestueux comme une parade géante et calme. Oui, malgré les morceaux qui se détachaient, des craquements, des cris. Rien n'explosait. Quelques flammes courtes léchaient le corps de l'ogive. Elle reposait contre la tour sans l'éventrer, sans peser. Là-haut, la tête s'était enfoncée un peu dans la muraille et l'avait lézardée, excavée. On eût dit un missile, quelque immense dauphin surgi de l'abîme.

Çà et là des appels, des gémissements, des exclamations. Des voix insolites, décousues, brouillées, des interjections. Des gens courbés, couchés. Des silhouettes sortaient des portes de la tour, glissaient au-dehors, se groupaient, reculaient, se sauvaient, s'immobilisaient plus loin, chassées par la vision, repoussées, rapetissées. Peu d'hommes encore. Des adolescents brutalement arrachés à leur flemme, à leurs trafics. Il me semblait qu'il n'y avait pas de réelle panique. Rien qui fût à la taille de l'apparition, mais une confusion, une rumeur où s'ouvraient des silences sidérés.

... Ou bien c'était moi qui étais incapable de prendre la mesure du tumulte, happé par le spectacle du grand menhir blafard à sa cime et comme ciré de givre, puis tatoué de suie, bague d'ocelles basses et roussies. Fragile colombe démesurée accotée contre la tour sans la broyer, la caressant de toute sa hauteur, la brûlant, torse contre torse, dans une figure d'amour. La tête crevant doucement le tégument de pierre.

Le flot des habitants du quartier grouillait maintenant sur l'esplanade. J'avais beau les entendre, saisir leur agitation, leur effervescence grandissante – des bruits, des frénésies, des clameurs, des abattements, plusieurs cercles agenouillés autour des victimes –, rien ne pouvait m'arracher à la vision de l'amour, du Léviathan érigé dans sa mort pour épouser la tour.

C'était l'avant d'un avion calé sur les hauts moignons des ailes sectionnées, mais rabattus, refoulés en arrière par le choc et comprimés en une sorte de piédestal tourmenté qui exhaussait le fuselage jusqu'à lui faire atteindre le sixième étage du building. L'extrémité d'une aile tranchée avait valdingué de côté, disloquée, répandant sur le sol son envergure large. L'ogive montait avec ses passagers dedans, les voyageurs, les morts. C'était bourré de morts. Cette pensée m'assaillit. Mais elle ne voulait rien dire. C'était trop vaste. Je n'éprouvais nulle compassion véritable. J'étais devant ça. Nul et seul dans un autre monde. Décervelé, hagard. Je ne me connaissais plus moi-même. Je ne reconnaissais plus personne. J'eus la vision brève des morts, une colonne de guignols noirs, garrottés à leur siège, cou cassé. Les uns derrière les autres, à la verticale, dans le corps de cette météorite pointée, paisible, sa courbure, son innocence retrouvée de chose. Soudain, cette phrase m'a envahi, m'a retourné, une impression plus qu'une phrase, un soupçon sinistre : « C'est lui le coupable, c'est l'avion ! » Ce sentiment de culpabilité augmentait, contredisait la sensation visuelle d'objet brut, sans finalité, opaque et creux, délié de toute destination. Sorte de reste, de relique, d'obélisque graffité de ténèbres mais rosi, irisé, par les tendres rayons de mars et du soir.

La culpabilité, c'étaient les hublots troués, noirâtres, cernés de brûlures, les flétrissures qui maintenant m'apparaissaient mieux, les plaies, les stigmates. L'intérieur de la cellule avait dû être balayé par un souffle, une torche fulgurante de gaz et de fumées qui avaient asphyxié les passagers brisés, carbonisés. J'étais écartelé entre ces deux visions : la mort proche, les voyageurs sacrifiés, et l'irréalité, l'évanouissement de la chose humaine dans ce grand cigare blêmi, ce calumet tranquille et fatal qui semblait les avoir évaporés.

C'était si monstrueux que je me suis enfui de nouveau. Et les décombres se multiplièrent. Partout des tas, des bouts, des éclats, des fatras hérissés comme des souches déracinées, des araignées, mygales énormes, écrabouillées, ferrailles convulsées dans les contorsions des fumées, le crachotement des brasiers. L'odeur de kérosène et de cramé prenait à la gorge. Des bouffées d'usine détruite, de guerre, de nausée, de friture horrible, de débâcle, où hurlèrent les premières sirènes. Un type chancelait, criait, le visage dégoulinant de sang, soutenu par deux femmes hébétées. Puis d'autres victimes assises, couchées, rampantes, écharpées, pleurant, ou muettes, prostrées, puis gémissant doucement dans les bras d'inconnus indemnes.

Les voitures des pompiers surgirent par dizaines, rouges, briquées, brillantes. Tels d'incongrus bijoux, joujoux. Les casques cannelés, agglutinés, étincelaient par essaims. L'étoffe noire des vestes caoutchouteuses rutilait, miroitait en meutes. La flottille des ambulances blanches, leurs stridulations hystériques, leurs clignotements fébriles, des myriades de signaux, les gros caillots des feux... Les véhicules affluaient sans cesse de partout, zigzaguaient, stoppaient, se rangeaient sur un front, puis les uns derrière les autres cornaient, bourdonnaient, brasillaient comme des haies d'or dans le noir de la destruction. L'idée que ce tintamarre était devenu inutile, exagéré, me frappa soudain, cette symphonie persistante des feux et des sirènes alors que les voitures s'étaient immobilisées, attendaient. Mais cela magnifiait l'événement, en une théâtrali-

sation, un enchantement horrible et panique dont je verrais le document plus tard, à la télé, puis toute la journée suivante. Il fallait empoigner le public, le jeter dans la formidable arène d'une espèce de transcendance orgiaque et macabre... Le lendemain, j'ai pensé : oui, une fête atroce, un sacrifice collectif, une offrande...

Des hommes d'une autre planète jaillissaient en uniforme impeccable, brigades serrées, soldatesques, sans surprise, sans horreur, l'inverse du concert illuminé, avisant d'un froid coup d'œil, se distribuant l'espace et le boulot, quadrillant tout. Sans complaisance ni révolte, sans amour mais diligents, mécaniques, sortant les pompes à incendie, articulant leurs méticuleuses manœuvres dans le chaos et le chant des sirènes. Tout était démantelé, dépiauté, bombardé, éviscéré. Et les pompiers, les médecins, précis, se déplaçaient en enjambées sportives dans le désastre comme en pays connu. Ils désignaient les victimes, les cernaient. Ils ne semblaient maîtriser que ce monde immolé.

Mon regard a buté sur une chose intacte, deux roues de l'avion, une brochette de pneus, deux grosses roues comme ça. Deux testicules jumeaux, énormes, bien séparés du reste, parfaits, découplés, arrachés à quelque monstrueux bélier.

... Tout mon être s'est noirci soudain. J'entrai dans un vaste cratère criblé de cendres, de suies, de restes mâchés, scalpés, triturés, pilés. Plus rien d'identifiable. Immense charpie, charnier noir. Et là, au centre du bûcher, trônait ce qui devait être un moteur dénudé, décalotté de sa tôle. Une ténébreuse intrication de pièces, de joints, de cylindres, de tubes, d'organes boursoufflés, de panses tortillées, de câbles et vrilles. L'objet fumait, grésillait, grillait, gluant d'huile, exhibant son inextricable crinière.

Là, je touchai au nœud de l'horreur. C'était l'inverse de

l'idéale et suave étrave de l'avion délivrée dans la lumière de mars. Tout était cru, écrabouillé, haché, creusé dans une coloration d'uniforme goudron. Innombrables débris pissant, sordides, tantôt mous comme putréfiés ou arides, squameux, des milliards de coléoptères déchiquetés, carbonisés. On eût dit la crasse d'un four gigantesque.

Un crime éclatait là. Dans cette pulvérulence de houille noire, infinie. Je fus pris, englouti, enténébré. L'effroi et la pitié. C'était bien l'évidence de la mort, les marques d'un carnage aveugle. Comme si l'univers s'était vidé de toutes ses tortures, de tous ses cadavres. Dans ma pensée, l'avion maintenant avait perdu sa démesure d'oiseau vierge. Il n'était plus qu'une cheminée de massacre avec les yeux crevés, les paupières brûlées des hublots.

Déjà les spectres me hantaient. Vite je m'étais détourné. Pourtant je savais bien que j'avais vu ces restes de bagages, ces valises défoncées, béantes, débraillées, amalgamées à des sièges culbutés, fracassés. Et ces monceaux informes, recroquevillés de côté, calcinés comme des pains malingres.

J'ai marché dans les fumées, toussant, hoquetant, tentant de sortir du périmètre d'apocalypse. Mais je me heurtais à de nouvelles épaves, bouts d'ailerons, de carlingue, entourés de cars de secours, toujours cet anneau des feux, des sirènes, avec en retrait le groupement d'un chœur de survivants muets. Plus loin, des hommes couraient, allaient prévenir, cherchaient de l'aide, d'autres tournoyaient, piétinaient, revenaient, appelaient. Des bandes d'adolescents erraient. J'ai croisé aussi un garçon solitaire. Il riait. Il riait d'un ricanement convulsif et fonça d'un trait vers ses camarades figés devant un bûcher.

Je me suis retrouvé dans une zone presque déserte. Un bout de square épargné, avec son tas de sable, son portique, ses balançoires rouges. Mais là encore, j'ai vu un ramassis tordu.

Une forme a retenu mon regard, un volume rectangulaire. Je me suis approché. C'était une caisse grisâtre, orangée. Je me suis penché et j'ai aperçu des lettres à demi voilées de cendres que j'ai essuyées de la main. Alors, j'ai lu : COCKPIT VOICE RECORDER. C'était la boîte noire. Là-dedans : les voix de la cabine. Était-ce mon passé de voleur de voitures qui m'a poussé ? J'ai lancé un regard alentour. Personne. Un immeuble, un cercle d'arbres me cachaient. J'ai soulevé la caisse de la taille de deux dictionnaires, je l'ai nichée au fond de mon grand sac écarquillé, en écrasant les fringues. Et je suis parti dans la direction du couchant. Un beau crépuscule pourpre, comme un ciel d'épopée, d'amour fou.

J'ai franchi une passerelle au-dessus d'une route et j'ai débouché de l'autre côté dans une cité que je ne connaissais pas. Je n'ai vu que quelques enfants. Les adultes rameutés avaient dû se précipiter vers le théâtre de la catastrophe, en empruntant un chemin plus court, différent du mien. Le terrain montait. Au pied du premier immeuble, je suis tombé sur une femme. Petite, longs cheveux noirs. C'est elle qui est venue vers moi pour me demander :

– Vous n'auriez pas vu un chat ?

Je fus estomaqué. Son visage exprimait un grand désarroi, sa voix était angoissée. Je l'ai regardée :

– Oui... oui !

– Où est-il ?

– Je ne vous le dirai que si vous me cachez.

Elle me fixa des yeux, perplexe, mais sans me craindre.

– Il faut me cacher. Je suis sorti de là-bas, c'est l'Enfer. J'ai besoin de me reposer, de me cacher, de ne plus rien voir, de ne plus rien entendre.

Elle a balbutié en regardant dans la direction des fumées.

– Je sais ! Je sais !... Mais... justement quand il y a eu

l'explosion, que j'ai ouvert ma porte pour écouter, pour comprendre, ma chatte a eu peur, elle a filé tout droit.

– Je la retrouverai... Je l'ai vue.

C'était vrai que j'avais vu un chat se planquer sous une voiture à l'entrée de la Cité. J'avais enregistré la chose machinalement et je m'en souvenais soudain.

– Alors, il faut d'abord la ramener... dit l'inconnue.

Je lui ai répondu :

– Avant, prenez mon sac et attendez-moi là, au pied de l'immeuble, dans l'entrée.

J'ai fait demi-tour. J'ai retrouvé la voiture. Je me suis baissé jusqu'au sol. Dessous, j'ai reconnu la chatte. Je l'ai appelée. Elle n'a pas bougé. Je me suis glissé sous le véhicule mais la bête a reculé. J'ai tenté de l'agripper. C'était impossible. Elle chuintait, zigzaguait. Je suis revenu. J'ai dit à la femme de porter d'abord mon bagage chez elle. A cette seule condition je l'amènerais à la chatte. Elle a hésité puis a disparu un moment. Quand elle est revenue, je lui ai fait signe de me suivre. Je l'ai conduite à la voiture. Elle a appelé la chatte d'une voix douce, suave, pressante, délicieuse : « Jasmine ! Jasmine... » La bête a miaulé, a résisté un peu, puis cédé aux câlins, aux ondulations de la voix mélodieuse, amoureuse. Dès qu'elle a tenu le cou de l'animal, la femme a levé vers moi son visage rassuré, heureux.

Je les entendais là-bas, leur tumulte de guerre, les hélicoptères rasaient les immeubles. Des nuées flottaient dans le ciel. L'odeur...

– Il faut me cacher. Je n'ai rien fait de grave. J'ai de l'argent. Je vous dédommagerai.

Elle a hésité encore. Je l'ai suivie. Nous sommes arrivés en haut de son escalier. Elle s'est retournée vers moi. La chatte se débattait, à bout de nerfs. La femme ne pouvait ouvrir la porte sans la laisser s'échapper.

– Quelle est la bonne clé ?

Elle me l'a montrée dans sa main plaquée contre la fourrure

grise. Je l'ai débusquée et l'ai tournée dans la serrure. Je suis entré le premier. Dans le halo des lampes, c'était calme, bleu, lumineux. J'ai vu mon sac. Elle m'a suivi avec la chatte qui gigotait de plus belle. J'ai refermé la porte. Aussitôt elle a libéré la bête. Effrayée, celle-ci a filé dans une pièce voisine. Elle m'a demandé :

– Qu'est-ce qu'il y a dans le sac ? C'est lourd...

– La boîte noire, je l'ai trouvée.

Elle a été surprise par mon ton résolu.

– Vous allez la porter à la police ?

– Oui, mais pas tout de suite. J'attends. C'est une intuition.

– Mais vous ne pouvez pas garder ça chez moi. C'est grave !

– Personne ne sait. Personne ne saura. Je la rendrai le jour venu. Je vous dédommagerai de tout. Vous me cachez et je paie. Je vous donne deux cents balles par jour.

Je sentis qu'il fallait être clair, que cette somme était importante pour elle, dans cet immeuble pauvre.

– Je ne veux pas de cette boîte, c'est de la folie !

– Demain, j'irai la déposer ailleurs ou je la rendrai. Comme ça vous serez tranquille, je vous le jure !



Je vis chez Romane depuis trois jours. J'ai téléphoné à mon père dès le lendemain de ma fuite. Il connaît ma vie vagabonde. Il ne me pose pas de questions. Je lui ai demandé de passer à l'appartement et de témoigner auprès du propriétaire et de la concierge que j'étais parti en voyage. Je continuerai de payer charges et loyer, avant de trouver une solution nouvelle. Je ne voulais pas que mon père me croie disparu ou mort. Une impulsion irrésistible m'avait fait fuir. Mais de là à m'effacer totalement du monde... Je n'ai pas rendu la boîte noire. Je suis allé l'enterrer, la nuit, non loin de la Seine, sous la tresse des ponts et des autoroutes, à cent pas d'une pile, sous un amoncellement d'ordures, de grillages et de gravats. A la télé, ils ont annoncé qu'aucune des boîtes n'avait été retrouvée, pas plus celle qui avait enregistré les paramètres de vol que la boîte des voix, des paroles. Quelqu'un avait-il aussi dérobé l'enregistreur, mais pour quelles raisons ? Romane, en tout cas, a compris que je n'avais pas restitué ma boîte. Mais elle n'a rien exigé, du moment qu'elle n'était plus impliquée et que je ne lui faisais plus tenir le rôle de receleur. Elle a besoin du loyer que je lui verse. Je la tiens par cette rente.

Pourquoi n'ai-je pas rendu la boîte ? Parce que détenir un objet de poids et de prix peut toujours servir. Le trafic des voitures volées me l'a enseigné. Donc, j'attends. Mais d'autres motifs inconnus me travaillent. Son beau nom de boîte noire m'a envahi quand je l'ai découverte et que j'ai dévoilé les

lettres sous la cendre : l'enregistrement des voix... J'ai senti la caisse au bout de mon bras comme la valise d'un secret que je voulais d'abord garder pour moi jalousement. Pour moi ce trésor noir. Un peu de l'âme des voyageurs, des morts. Il me semble que je protège leur silence, leur résistance aussi.

Car tout était devenu factice à la télé. Dès le journal, lever de rideau : l'outrance et la saturation, la bacchanale des voitures, des cars, le buissonnement des gros clignotants orangés, les glapissements inouïs des sirènes. Pendant trois jours, les mêmes images jusqu'à l'hypnose. Deux cent quarante victimes dans l'avion, une seule survivante. Et les tués de la cité des Sources, des gens qui se trouvaient là. Vingt morts, une cinquantaine de blessés. A quelle catégorie appartenaient les deux flics qui semblaient m'espionner ? Je n'en savais rien. Pendant trois jours, l'incroyable fanfare, la grande kermesse de la mort, et cela continue. Il me fallait bien protéger la boîte. J'étais le dépositaire de son secret. Contre eux tous. Leur fracas redondant, leur spectacle. Leur boulimie de montrer, leur espèce de ravissement ignoble. On les sentait grisés d'horreur. La pâture était magnifique, inépuisable...

Car, dans la tête de la cabine, ils avaient retrouvé la copilote et son fragile souffle. Sans cesse repassait l'image du Boeing, de son fuselage dressé contre la tour. Et là-haut ce miracle de douleur : elle s'appelait Élise Lancret. Elle avait été transportée à la Pitié-Salpêtrière. Plongée dans un coma profond, polytraumatisée, brisée, brûlée, son cœur battait. Elle luttait depuis trois jours. Les opérations s'étaient succédé et elle avait tenu. Une énergie sourde en elle, une pulsation aveugle dans sa guenille sanglante. Sa conscience n'était pas revenue.

Ce qui avait mystérieusement fixé mon regard sur le Boeing, sur son cierge lumineux à l'exclusion de tout le reste, c'était peut-être ce halo de vie...

Air France, la compagnie du Boeing, avait livré rapidement l'identité de l'héroïne. Photos à l'appui dans les journaux, à la télé. Élise était belle, brune, quarante-quatre ans, sans enfants.

Une des rares femmes à copiloter un avion. Un ovale ouvert, charnu. La mine gourmande, le rire allègre. Tout le monde l'avait vue, revue. Longue et sportive. Tonique. On la découvrait. Elle commençait d'exister pour nous. Elle agonisait. Tous les paparazzi et les télévisions attendaient aux portes de la Pitié-Salpêtrière. Les médecins débitaient des bulletins laconiques. État grave. Pronostic réservé. Mais une résistance étonnante. Comme si, malgré le chaos des muscles, des organes, des os, des chairs recousues, une force du tréfonds, invisible et tenace, animait la suppliciée.

D'abord on avait vu cette chose, ce brancard recouvert d'une feuille dorée. La télé réservait ce morceau de roi et savait le sertir. Car sous l'emballage de Noël, c'était elle, vivante, branchée, perfusée, enveloppée d'une cohorte d'infirmiers, de pompiers. Dans les arceaux grondants des pompes, des fontaines de neige. Parmi les autres civières qui circulaient, recueillaient les blessés, les habitants de la Cité. Un ado coincé sous des gravats avait été amputé sur place des deux jambes. On triait, on dépêchait les cas sur tel ou tel hôpital parisien, selon la nature des lésions, la gravité des brûlures, des fractures. Les agonisants étaient secourus avec un certain délai. Priorité à ceux qui avaient encore une petite chance de s'en tirer. Des types appréciaient ces nuances, formés à cette sélection de l'urgence. Les hélicoptères tournoyaient, leurs frelons cramoisés allaient, venaient, charriaient dans un raffut saccadé. Soudain la machine oscillait, se levait, s'envolait de côté, s'éloignait entre les tours de la Défense. Tout près, l'Arche dressait son architecture limpide, ses grands marbres purs. Et d'autres hélicoptères arrivaient, prenaient la relève... La télé n'en finissait pas, sur toutes les chaînes, de montrer les images du premier soir et de la nuit, du lendemain matin... Des colonnes de cercueils en matière plastique, stéréotypés, gris, cahotaient, zigzaguaient, ondulaient entre les décombres. Leur pacotille sinistre se posait pour empêcher leur pitoyable fardeau. Une cueillette interminable. Mais des fragments

immondes, isolés, disséminés, faisaient l'objet d'une attention spéciale, étiquetés, numérotés, scrutés. Tout avait été emporté dans une morgue immense où le travail d'identification avait commencé. Une méthode scientifique, entêtée...

Les familles du monde entier, surtout d'Amérique et de France – l'avion venait de San Francisco avec une escale à New York –, étaient arrivées pour donner des indices. Trois cents personnes en troupeau éploré, serré, piteux : l'armée des larmes. On avait dressé une sorte de chapelle ardente pleine de cercueils provisoires où l'on pouvait prier, tandis qu'ailleurs le décompte maniaque se poursuivait, la récolte des signes, leur étude, les comparaisons, les ajustements horribles, les combinaisons, les puzzles de la reconstitution, les hypothèses, les erreurs, les plaisanteries aussi dans le dos des familles, cet exorcisme fatal quand on travaille entre soi, médecins légistes, assistants spécialistes des laboratoires. La ruche rivée à son miel macabre. Tout le nectar des calices.

Le moindre cheveu grillé, une dent, un plombage, un long fémur cramé, une tête, un sac crevé, un collier, une boucle d'oreille, une bague, une chaussure de cuir rabougrie, un peigne, un soupçon de dentelles, un tube de rouge à lèvres à moitié fondu, une branche de lunettes, un ongle, un pouce, un amas de linge tordu et roussi, un tatouage sur un bras, une perruque, une cicatrice, un bouton de braguette, une ceinture de croco crispée, rôtie, coupée en deux, encore des chaussures, plein de chaussures, des tas de miettes de valises, de mallettes, un petit diamant d'oreille, un scalp, un bigoudi, un mince rouleau de viande vrillée... Je le savais. Je ne voulais pas le savoir. Mais cela me frappait par flashes. Mon imagination me le montrait, ma mémoire aussi. On le savait tous. On n'ignorait rien de l'horreur, de ses arabesques les plus crues. Accidents de la route. Écorchements, roues, piloris, tortures partout, carnages des guerres, bûchers, napalm, chambres à gaz, exodes et cendres et flammes. Tout revenait. Tout était là. Un jouet, un nounours (la télé ne s'en lassait pas de celui-là), un bout